

Tp 155m/1

ACADÉMIE ROUMAINE
BULLETIN
DE LA
SECTION HISTORIQUE

PUBLIÉ
AVEC LE CONCOURS DE LA
FONDATION ROYALE FERDINAND I-ER

SOUS LA DIRECTION DE

N. IORGA
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE



TOME XVII

EXTRAIT
LES DIVISIONS CHRONOLOGIQUES DE
L'HISTOIRE BYZANTINE
PAR
G. J. BRĂTIANU

BUCAREST

1930

155m/1
Tp

Bibliothèque Maison de l'Orient

073042

Tp 155m/1

ACADÉMIE ROUMAINE
BULLETIN
DE LA
SECTION HISTORIQUE

PUBLIÉ
AVEC LE CONCOURS DE LA
FONDATION ROYALE FERDINAND I-ER

SOUS LA DIRECTION DE

N. IORGA

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

TOME XVII



EXTRAIT
LES DIVISIONS CHRONOLOGIQUES DE
L'HISTOIRE BYZANTINE
PAR
G. J. BRĂTIANU

BUCAREST
1930

à monsieur Salomon Reinach
membre de l'Institut
hommage de l'auteur
Gh. Brătianu

LES DIVISIONS CHRONOLOGIQUES DE L'HISTOIRE BYZANTINE

PAR G. J. BRĂȚIANU.

On a considéré longtemps l'histoire de l'empire byzantin comme une suite de l'histoire romaine, dont elle aurait prolongé l'ombre des dix siècles qui séparent la chute de Rome de celle de Constantinople et Odoacre de Mahomet II. Ce n'était d'ailleurs qu'une suite de qualité inférieure, une „histoire horrible et dégoûtante de brigands obscurs”, selon Voltaire, un irrémédiable déclin selon Montesquieu et Gibbon; les trente volumes du *Bas-Empire* de Lebeau avaient achevé de fixer le récit monotone d'une longue et lamentable agonie de la grandeur romaine. Cette Byzance, „éternellement décadente, sensuelle et dévote, sanguinaire et compliquée, inerte et ennuyeuse”¹, n'était elle-même qu'un écho affaibli de l'empire des Césars, dans lequel certains esprits libéraux ne voyaient déjà plus qu'„une décadence terminée par une catastrophe”².

Il fallut le renouveau des études byzantines dans les dernières années du XIX-e siècle, pour séparer définitivement la nouvelle Rome de l'ancienne et pour déterminer, par des limites chronologiques précises, le domaine particulier de l'histoire de Byzance. La „ville gardée de Dieu” avait été le centre naturel de la vie politique et économique de l'empire d'Orient: il était logique de faire de la fondation de Constantinople le point de départ et de la conquête de la ville par les Ottomans l'aboutissement d'une histoire proprement „byzantine”. Ces divisions ont toujours semblé si naturelles qu'elles

¹ Gh. Diehl, *Etudes byzantines*, p. 3.

² Littré, *Etudes sur les Barbares et le Moyen Âge*, Paris 1867, p. XVI et suiv.

se sont maintenues jusqu'à nos jours et que des manuels récents leur donnent encore tout le poids d'une autorité incontestable¹.

Cependant le progrès même des études byzantines faisait disparaître peu à peu l'apparente uniformité de cette histoire millénaire. L'unité chronologique qui réunissait dans une même période historique les règnes du premier et du dernier des empereurs chrétiens de Constantinople avait bien quelque chose d'artificiel. L'empire de Justinien était aussi éloigné de celui de la dynastie macédonienne, que celui-ci des États des Comnènes et des Paléologues, et la civilisation de l'époque du fondateur de Sainte Sophie très différente de la „Renaissance” hellénique du XIII-e et du XIV-e siècles. C'est d'ailleurs une tendance commune de beaucoup d'ouvrages modernes de synthèse historique de ne plus tenir compte des divisions chronologiques traditionnelles. Aussi a-t-on vu récemment l'esquisse si intéressante de M. Baynes arrêter à 1204 l'histoire de l'empire d'Orient², et les collaborateurs de la *Cambridge Medieval History* considérer l'avènement de la dynastie isaurienne comme l'acte de naissance d'un empire „byzantin”, dans toute l'acception de ce terme³. Ces périodes historiques n'ont plus guère d'autre valeur que la commodité de l'exposition ou de l'enseignement et ne prétendent plus délimiter des coupures trop nettement tranchées dans l'ensemble d'une évolution: de ce fait, elles sont éminemment discutables et leurs limites peuvent être modifiées au gré des convenances, pour marquer un point de vue nouveau, pour souligner une influence ou pour mieux déterminer l'origine d'un ordre différent de faits et d'institutions.

Mais poser ce problème pour les divisions traditionnelles de l'histoire de Byzance, c'est soulever la question du moyen-âge tout entier et de ses limites chronologiques, qui ont subi récemment de si rudes assauts. C'est d'autant plus évident que la première définition exacte d'une période intermédiaire entre l'antiquité et l'époque moderne, celle de Christophe Keller (Cellarius), en 1688, donne à *l'Historia Medii Aevi* les bornes mêmes de l'histoire byzantine: le règne de Constantin,

¹ Cf. Ch. Diehl, *Histoire de l'empire byzantine*, Paris 1924.

² N. H. Baynes, *The Byzantine Empire*, Londres 1925, p. 58.

³ Cf. l'introduction du tome IV, p. IX.

d'une part, et de l'autre la prise de Constantinople par les Turcs. Il convient donc de replacer la question des divisions chronologiques de l'histoire de Byzance dans le cadre de cet autre problème du „moyen-âge”, plus vaste et aussi plus complexe, qui met en cause les grandes périodes de l'histoire générale, ainsi que les dates consacrées par l'usage pour en marquer les limites.

Une étude posthume d'Alfred Dove, parue en 1916 dans la *Historische Zeitschrift*, a donné à cette discussion le titre qui lui convient, car il s'agit vraiment d'une „dispute pour le moyen-âge”¹. La notion des „époques de transition” s'était déjà imposée à la plupart des historiens. Edouard Meyer avait écrit dans son „Histoire de l'Antiquité” que „la civilisation et l'État antiques ont cessé d'exister lorsque Dioclétien transforme l'empire romain en une monarchie absolue, après le chaos du III-e siècle. La victoire du christianisme complète cette transformation intérieure, alors qu'en même temps la monarchie sassanide donne à l'Orient le cadre d'une organisation religieuse et ecclésiastique; la pénétration germanique n'est qu'une suite de ces changements plus profonds. Mais d'autre part l'influence immédiate de l'État antique et de sa civilisation persiste pendant quelques siècles; l'époque de transition s'achève seulement lorsqu'en Occident les États germaniques se fondent dans la monarchie carolingienne et qu'en Orient s'élève l'empire unitaire de l'Islam, entre lesquels Byzance subsiste comme un débris de l'ancien empire romain”¹. De là à la théorie plus récente de M. Pirenne, que „l'empire de Charlemagne c'est le commencement du moyen-âge”², il n'y avait qu'un pas, et il fut vite franchi.

Déjà d'autres avaient été proposées pour marquer le début d'une époque nouvelle, après la destruction de l'unité romaine. L'entrée d'Odoacre à Rome, en 476, signifiait peu de chose: le partage de l'empire après la mort de Théodose apparaît encore comme une date commode et une coupure moins

¹ *Der Streit um das Mittelalter*, dans la *Historische Zeitschrift*, 116 (1916), pp. 209-230.

² *Geschichte des Altertums*, éd. de 1921, I, 1, pp. 248-40.

³ *Bulletin of the international Committee of historical Sciences*, 6 mai 1929, p. 64.

déraisonnable que d'autres. Mais le premier volume de la *Cambridge Medieval History* reprend la tradition de Keller et remonte au règne de Constantin et à l'édit de Milan, tandis qu'au contraire des historiens allemands croient que l'Antiquité se prolonge jusqu'à la fin du règne de Justinien et à la poussée des Avars en Europe Centrale, qui détermine elle-même la descente des Lombards en Italie et la ruine de la restauration impériale du VI^e siècle³.

Des polémiques plus récentes ont repris ce thème, mais elles y ont ajouté un élément nouveau: c'est le concept même du „moyen-âge” qui est mis en discussion⁴. Il s'agit d'autre chose que de déplacer de quelques dizaines d'années ou même d'un ou deux siècles le terme de l'Antiquité et, à l'autre extrémité de l'époque intermédiaire, le début des temps modernes. Une revision générale de la chronologie s'ébauche dans le volume de Hartmann sur „la fin du Monde antique”, dont il prolonge l'agonie depuis le règne de Dioclétien jusqu'au départ de Rome du pape Étienne II, qui va sceller en France l'alliance de la papauté et de la nouvelle monarchie carolingienne⁵. Elle s'affirme également dans l'ouvrage d'une si haute pensée de M. Ferdinand Lot, qui voit dans la naissance des forces nouvelles de l'Islam, de la Papauté et de la Vassalité ce „germe organique du régime féodal”, le véritable commencement du moyen-âge⁶. C'est dans l'intervalle de Dioclétien à Dagobert que s'est accomplie cette transformation morale et matérielle „si prodigieuse, que le dormeur éveillé après quelques siècles aurait cru voir d'autres astres briller au-dessus de sa tête⁷”. A ce propos, il est assurément regrettable que les sept dormants d'Ephèse, dont Gibbon invoquait encore le témoignage dans son *Decline and Fall*, pour constater les grands changements accomplis entre les règnes de Decius et de Théo-

¹ Cf. F. Lot, *Histoire du Moyen Âge* (Hist. générale publié sous la direction de M. Glotz), p. 2 en n.

² V. H. Sée, *Science et philosophie de l'histoire*, Paris 1928, p. 269 et suiv.

³ *Der Untergang der antiken Welt*, dans le t. III de sa *Weltgeschichte*, Gotha 1921, et la traduction italienne, Collana Storica, Florence 1922 (*Storia Romana*, II).

⁴ *La fin du monde antique et le début du Moyen Âge*, p. 470.

⁵ *Ibid.*, p. 215.

dose le Jeune¹, n'aient pas prolongé leur repos légendaire, jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane; ils auraient certainement fourni une contribution précieuse à l'étude des limites chronologiques d'une ère nouvelle. Mais, à défaut de ces témoins vénérables, dont les hagiographes ont négligé de recueillir les impressions, la controverse n'en a pas moins progressé dans les travaux récents des historiens. Dans le premier numéro de l'excellente „Revue belge de philologie et d'histoire”, M. Leclère défendait encore les limites habituelles de l'histoire du moyen-âge (395 et 1492), tandis que dans les pages suivantes M. Pirenne ébranlait les fondements de la chronologie officielle avec son article magistral sur Mahomet et Charlemagne².

Depuis 1922, l'idée a fait son chemin; elle a été longuement discutée dans les derniers congrès des sciences historiques et dans les réunions des comités internationaux. Nous avons sous les yeux les résumés des discussions d'Oslo du 14 août 1928: la communication de M. Pirenne en séance plénière sur *l'expansion de l'Islam et le commencement du moyen-âge* a été suivie d'un échange de vues très animé dans la cinquième section du Congrès, consacrée à l'étude du moyen-âge. Il y eut des surprises. Ainsi l'on s'attendait à voir M. Dopsch approuver une théorie qui effaçait la période des „invasions barbares”, pour établir une continuité entière entre les derniers siècles de l'empire romain, tout pénétré d'éléments orientaux et germaniques, et les temps mérovingiens, si attachés encore aux traditions de Rome³. Mais le savant autrichien se montra fidèle — qui l'eût cru? — à la coupure des *Völkerwanderungen*; les arguments invoqués avec tant de verve par M. Pirenne en faveur d'une chronologie nouvelle, — disparition du papyrus et des épices en Gaule au VII^e siècle, remplacement de la monnaie d'or par la monnaie d'argent barbare à

¹ Cf. à ce sujet H. Grégoire, *Le réveil des sept Dormants*, dans *le Flambeau* du 1-er avril 1929, p. 429 et suiv.

² I, 1, pp. 69-75 et 77-86.

³ A. Dopsch, *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung*, 2 vol., Vienne 1924, et *Wirtschaftsgeist und Individualismus im Frühmittelalter*, dans *l'Archiv für Kulturgeschichte*, XIX (1928), p. 45 et suiv.

l'époque carolingienne et de l'écriture cursive par une minuscule calligraphiée—¹ ne paraissaient pas l'avoir impressionné outre mesure.

Les historiens polonais, MM. de Halecki et Handelsman, revendiquaient plutôt pour le IX-e siècle et pour l'établissement des peuples slaves dans le centre et l'Orient de l'Europe l'honneur d'établir une frontière nouvelle entre deux grandes périodes historiques. Au point de vue de l'Italie, qui était évidemment en bonne place dans une conception aussi nettement méditerranéenne, M. Gallavresi fit observer que, „la brisure entre l'Antiquité et le moyen-âge se fait seulement au X-e siècle” et que les pirates sarrazins n'avaient pas interrompu les rapports de Byzance avec Venise et l'Italie méridionale. Des objections sérieuses furent formulées par M. Iorga: la domination arabe, d'un caractère tout commercial, ne pouvait avoir interrompu, du jour au lendemain, les relations établies par les Syriens, les Grecs et les Juifs entre le bassin oriental et le bassin occidental de la Méditerranée. L'invasion musulmane avait simplement superposé des formes nouvelles et une langue différente² aux traditions et aux habitudes de ces pays de très ancienne civilisation qu'étaient la Syrie, la Perse, l'Égypte et l'Afrique du Nord. C'était dans les prétentions impériales de l'Église romaine qu'il fallait chercher le commencement d'une nouvelle évolution. Il devait d'ailleurs développer ce point de vue dans sa belle communication sur l'interpénétration de l'Orient et de l'Occident au moyen-âge³. M. Colenbrander, de Leyde, après avoir félicité M. Pirenne d'avoir débarassé la science historique du vieux cliché de la catastrophe des invasions du V-e siècle, se rallia cependant à l'opinion de M. Iorga et reporta délibérément à l'arrivée des Seldjoukides le début des temps médiévaux. Les limites de l'Antiquité reculaient avec une rapidité déconcertante; l'on en arrivait ainsi, de discussion en discussion et d'étape en étape, à osciller entre le VII-e et le XI-e siècle! M. Pirenne maintint fermement

¹ H. Pirenne, *Les villes du Moyen Âge*, Bruxells 1927, p. 36 et suiv. Cf. maintenant L. Bréhier, *L'art en France des invasions barbares à l'époque romane*, Paris 1930, p. 113.

² Cf. V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssee*, Paris 1928, I, p. 71.

³ Dans le *Bulletin hist. de l'Acad. Roumaine*, XV (1928),

ses positions, malgré les réserves de M. Bloch, au point de vue économique et les observations de M. Fliche sur l'orientation nettement occidentale de la papauté, dès le pontificat de Grégoire-le-Grand. Tout au plus voulut-il admettre qu'il y eût une distinction fondamentale entre la Méditerranée orientale, dont la maîtrise appartenait aux escadres byzantines, et le bassin occidental, où les Arabes tenaient la Mer entre l'Italie et l'Espagne. Il voulut aussi marquer avec plus de force cette coïncidence singulière de la disparition de la monnaie d'or et de l'écriture cursive en Occident au VIII^e siècle et celle de leur réapparition avec la renaissance du commerce international, au milieu du XIII^e siècle. Ce fut du reste la seule allusion au *terminus ad quem* du moyen-âge, retaillé à la mesure de la nouvelle chronologie. La discussion semblait avoir été limitée strictement au seul problème des limites de l'Antiquité et de l'époque médiévale. Elle reprit, deux jours après, dans le cadre plus large des travaux de la section de méthode historique, présidée par M. Henri Berr, qui y apportait l'écho autorisé des discussions du Centre International de Synthèse. Cette fois, le problème fut posé dans son ensemble; M. Lhéritier examina *l'histoire dans ses rapports avec l'espace et le temps* et distingua des coupures diverses entre les époques, suivant les domaines divers de l'histoire politique, économique ou culturelle. Il insista aussi sur la nécessité de distinguer des régions historiques, des aires différentes de civilisation, qui soulevèrent aussitôt la question des confins assez vagues de la géographie et de l'histoire. Les communications de MM. de Halecki et P. von Törne (*La division de l'histoire en périodes chronologiques et Est-il juste de parler de périodes en histoire?*) donnèrent lieu à de très intéressants aperçus de philosophie historique¹. M. Berr résuma les points acquis dans ces débats en soulignant que les périodes ne commencent pas à date fixe et qu'„il faut se placer à des points de vue très divers pour déterminer les coupures historiques, lesquelles varient selon qu'on examine tel ou tel aspect de l'activité humaine". Mais M. Cavaignac tint à défendre la notion du synchronisme; il

¹ *Bulletin of the internat. Committee of hist. Sciences*, 6 mai 1929, p. 133 et suiv.

ne fallait pas limiter l'histoire aux régions méditerranéennes, mais étendre au contraire le domaine de ses études à tout l'ancien monde et rechercher les éléments des influences communes à l'Europe et à l'Extrême-Orient. Ainsi les conquêtes d'Alexandre étendaient jusqu'à l'Inde le rayonnement de la civilisation hellénique: l'Islam imposait sa domination, au début du VIII-e siècle, des marches du Turkestan à l'Espagne et à la Gaule. Au XIII-e siècle, l'invasion mongole soumettait à l'Empereur Inflexible cent peuples divers, de la mer de Chine à la Mer Noire et à l'Adriatique¹. Ces événements qui établissent un trait d'union entre des éléments aussi différents et des régions aussi éloignées, pouvaient peut-être fournir un point de repère pour une nouvelle division chronologique et des synchronismes désormais nécessaires entre l'histoire de l'Europe méditerranéenne et celle des civilisations lointaines de la Chine et de l'Inde. M. Berr tint pourtant à rappeler que les meilleures divisions étaient d'ordre interne et psychologique; c'est à ce point de vue que l'on pouvait distinguer l'homme des temps antiques de celui du moyen-âge ou la mentalité de ce dernier/l'esprit de la Renaissance. M. de Halecki reprit alors la question des limites chronologiques du moyen-âge et soutint qu'il fallait en finir avec cette unité chronologique artificielle, dont l'exposé de M. Pirenne venait de démontrer une fois de plus l'anachronisme et l'inutilité. Il se proposait à son tour de diviser en trois cette période unique du „moyen-âge” traditionnel: du III-e au IX-e siècle, la période des invasions, déplacement tumultueux de peuples et d'influences de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud; du IX-e au XIII-e, la *respublica christiana*, la chrétienté féodale soumise à la double hégémonie de la Papauté et de l'Empire, luttant contre l'Islam et les païens des marches orientales; enfin, à partir du XIII-e siècle, l'aurore d'un nouvel ordre des choses, la formation des monarchies de l'ère moderne. C'est à elles qu'il était réservé de briser l'enveloppe périmée de l'*Orbis latinus*, que l'Eglise avait réuni sous son égide, et d'établir le cadre administratif des grandes nations de l'Europe nouvelle. Cette conception

¹ Le résumé du *Bulletin of the Internat. Committee of hist. Sciences*, 6, p. 173, est très incomplet. Je me suis servi de mes notes personnelles pour reproduire les passages essentiels de cette discussion.

hardie n'envisageait pas seulement le terme de l'Antiquité et le début de la période suivante, mais elle modifiait également les limites du moyen-âge et de l'époque moderne. Sur ce point aussi, d'ailleurs, le signal avait déjà été donné et un article de M. Spangeberg avait établi, quelques années auparavant, le sens historique d'une nouvelle „coupure” entre le moyen-âge et les temps modernes, dans la deuxième moitié du XIII^e siècle¹. C'est l'époque à laquelle le capitalisme financier des villes d'Italie et de Flandre porte les premiers coups à l'interdiction pontificale du prêt à intérêt; c'est à ce moment que les légistes de Philippe le Bel imposent la volonté du roi aux grands féodaux et à l'Église, qui venait de canoniser en Saint Louis les vertus théologiques d'un autre âge. C'est l'économie-argent du trafic international se substituant à l'économie domaniale, aux échanges restreints; c'est l'invasion mongole jetant tout à coup un pont immense entre l'Europe et l'Extrême Orient et ouvrant aux missionnaires et aux marchands des horizons immenses et inconnus. On peut invoquer en faveur de cette division chronologique autant d'arguments que ceux réunis en un faisceau redoutable par la dialectique éprouvée de M. Pirenne, pour reporter la fin des temps antiques au premier siècle de l'Hégire.

Rappelons enfin que la question des limites de moyen-âge s'est posée en dernier lieu à la Commission de chronologie, désignée par le Comité International des Sciences historiques, qui s'est réuni à Venise en mai 1929. La Commission a pris à l'unanimité la décision suivante: „Concentrer pour le moment ses travaux aux listes chronologiques affectant le moyen-âge occidental, c'est-à-dire le monde chrétien et le monde musulman en rapport direct avec lui, pour l'époque allant de la réforme administrative de Dioclétien jusqu'à une date oscillant, selon les divers pays, entre la chute de Constantinople et le Concile de Trente”². Les limites d'espace et de temps avaient été longuement discutées par MM. Ganshof, Hessel et de Halecki et les termes de cet accord international

¹ *Die Perioden der Weltgeschichte*, dans *Hist. Zeitschrift*, 127 (1922), p. 1-50.

² *Bullet. of the internat. Committee of hist. Sciences*, II, no. 8, janv. 1930, p. 450.

montrent le résultat le plus récent et le plus complet de la longue „dispute pour le moyen-âge”. Le mot lui-même n’a pas été abrogé, mais les limites adoptées par la Commission ne contredisent pas entièrement les idées émises à Oslo : le vrai moyen-âge, au sens occidental, se réduirait ainsi à cette période qui va de l’avènement des Carolingiens à l’interrègne de l’Empire, après la chute des Hohenstaufen. Avant et après, des périodes de transition insensible iraient rejoindre l’Antiquité, qui prendrait fin avec la monarchie orientale de Dioclétien, et les temps modernes, dont la limite exacte reste encore incertaine. Un ouvrage récent¹ démontre d’une manière très attachante „la modernité du XVI-e siècle”, mais autour de la Méditerranée, tout au moins, on pourrait affirmer cette „modernité” quelques siècles plus tôt. La Renaissance économique y a été aussi précoce, sinon davantage, que celle des lettres et des arts. La proposition d’une invasion tripartite du „moyen-âge” classique reste entière et peut être réalisée dans les limites mêmes adoptées par la Commission de Chronologie.

Le même problème s’est d’ailleurs posé pour l’histoire byzantine, et c’est pourquoi nous avons tenu à rappeler les différentes phases d’une discussion qui se place évidemment à d’autres points de vue que celui de Byzance, mais qui n’en aboutit pas moins à des conclusions qui concernent directement l’histoire de l’empire d’Orient. Si j’ai insisté sur la proposition présentée à Oslo par M. de Halecki et sa suggestion si curieuse d’un nouveau groupement chronologique des faits de l’histoire d’un moyen-âge, c’est qu’une division analogue a été proposée récemment pour l’histoire byzantine proprement dite. Il s’agit des définitions données par M. E. Stein, à ces termes de „Früh”—„Mittel” et „Spätbyzantinisch”, que les historiens de l’art ont rendus d’un usage courant et dont il a tenté de préciser l’entière portée historique². L’éminent byzantiniste autrichien considère que la période dénommée „frühbyzantinische”

¹ H. Hauser, *De la modernité du XVI-e siècle*, Paris 1930.

² *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte*, dans les *Mitteilungen zur osmanischen Geschichte*, II (1925), p. 2 et suiv.

n'est autre que celle du Bas-Empire, qu'il prolonge toutefois jusqu'à la fin du règne d'Héraclius. C'est de l'avènement de Dioclétien jusqu'au milieu du VII^e siècle qu'il peut être question d'un empire *romain*, pénétré d'influences et de conceptions orientales et ayant encore le caractère et les aspirations d'une puissance universelle. La fondation de Constantinople n'a pas eu l'importance d'un événement décisif, puisque déjà Dioclétien avait fixé sa résidence à Nicomédie et que Constantin lui-même avait essayé d'abord de bâtir sa ville sur le site de l'ancienne Troie¹. A partir de l'invasion arabe et de la perte de l'Égypte et de la Syrie, l'empire devient un État de langue et de culture exclusivement grecque: c'est encore dans le monde méditerranéen une puissance de premier ordre, dont l'organisation administrative et la civilisation urbaine sont arrivées à un haut degré de perfection, mais qui rencontre désormais à l'Est la rivalité politique et commerciale du Khalifat de Bagdad et des émirs qui se partagent le monde islamique. C'est dans la deuxième moitié du XI^e siècle que l'empire byzantin devait perdre à la fois ses dernières possessions occidentales et son caractère de monarchie fortement centralisée. L'année 1071 marque à la fois le désastre de Mantzikert et la chute de Bari, l'invasion seldjoukide en Asie Mineure et la fin de la domination byzantine dans l'Italie méridionale. L'Empire se relève cependant des suites de ce désastre, mais c'est pour prendre de plus en plus, sous le règne des Comnènes, l'aspect d'un État féodal, dominé par une aristocratie militaire. Le „moyen empire” byzantin, si l'on peut emprunter cette expression à la chronologie dynastique de l'ancienne Égypte, s'achève à cette date et fait place à un État fortement pénétré d'influences occidentales, qui annoncent l'occupation prochaine de Constantinople par les Latins de la quatrième croisade. Mais cette prise de Constantinople en 1204 n'a pas eu l'importance que les historiens lui ont accordée; les empereurs de Nicée et Michel Paléologue ont rétabli la situation politique et l'éclat militaire de la monarchie byzantine. C'est l'avènement d'Andronic II, en 1282, qui inaugure la politique fatale du désarmement

¹ Cf. E. Stein, *Geschichte des spätromischen Reiches*, Vienne 1928, I, p. 194 et suiv.

naval et l'abdication définitive de l'idée impériale¹. Ce sont désormais les colonies vénitienes et génoises qui dictent leurs volontés à l'empire affaibli par des dissensions religieuses, incapable, au surplus, de résister en Asie à la pression croissante des Ottomans et, en Europe, de tenir en échec les ambitions démesurées des souverains bulgares et serbes. C'est au cours du XIV-e siècle que ce procès de dissolution se précise et s'accroît, au point de ne plus laisser à Constantinople que l'ombre de sa grandeur passée et le souvenir d'une prospérité disparue.

Si j'ai bien compris la proposition de M. Stein, il faudrait distinguer trois grandes périodes dans l'histoire de l'empire byzantin: 1) de Dioclétien à Héraclius (284-641); 2) de la conquête arabe de la Syrie à la victoire des Turcs à Mantzikert et à la prise de Bari par les Normands (641-1071), et 3) le „Bas-Empire” byzantin, qui conserve encore une partie de son importance sous les Comnènes et les empereurs de Nicée, pour s'affaiblir définitivement au XIV-e siècle, devant les colonies latines, les nations balcaniques et l'invasion ottomane, qui s'étend rapidement, au siècle suivant, à travers toute l'Europe Orientale, jusqu'au Danube. Les deux dernières époques pourraient être divisées à leur tour en deux parties sensiblement égales: l'avènement de Basile le Macédonien, en 867, serait le terme de l'une de ces sub-divisions, tandis que celui d'Andronic II Paléologue marquerait une date décisive de la „spätbyzantinische Epoche”.

Sans insister sur la nécessité de ces coupures intermédiaires, on ne peut s'empêcher de constater le parallélisme de ces deux essais d'une nouvelle division chronologique: celui de M. de Halecki, qui partage en trois le moyen-âge traditionnel, et la tentative de M. Stein de délimiter trois périodes principales dans l'évolution historique de l'empire d'Orient². Il est

¹ Cf. à ce sujet mes *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire*, Paris 1929, p. 143.

² Il convient de rappeler ici que M. Iorga, dans son *Byzantine Empire* (Londres, 1907), avait déjà marqué des divisions chronologiques quelque peu différentes: L'empire romain de langue grecque (400-700); L'empire grec orthodoxe d'Asie Mineure et de Thrace (700-867); La Renaissance byzantine du X-e, XI-e et XII-e siècles et les progrès de l'élément latin; L'expansion des Turcs et la fin de l'empire grec restauré (1261-1453).

peut-être inutile de souligner tout ce qu'il y a de relatif dans ce problème de la division de l'histoire en périodes. C'est là un point acquis, sur lequel tout l'essentiel a été dit dans les dernières discussions des congrès internationaux. Il n'en reste pas moins une nécessité de marquer certaines coupures dans l'ensemble des faits et de modifier l'architecture surannée des constructions historiques. C'est à ce point de vue que l'on peut se demander s'il n'y a pas lieu de rapprocher ces deux tentatives et de confondre le problème d'une nouvelle division chronologique de l'histoire médiévale avec celui des trois périodes distinctes de l'histoire byzantine. Ces questions nous semblent si étroitement liées l'une à l'autre qu'elles ne peuvent être séparées et qu'elles doivent aboutir à une solution commune.

Il suffit pour cela d'examiner avec plus d'attention les différentes dates qui nous ont été proposées pour séparer ces périodes de l'histoire de Byzance. On a vu longtemps dans l'activité politique et législative des empereurs isauriens le début d'une époque nouvelle; ces souverains énergiques, qui avaient rétabli le prestige militaire de l'empire, au début du VIII^e siècle, passaient pour lui avoir donné les assises de l'organisation administrative des thèmes; on leur attribuait aussi tout l'honneur de la législation nouvelle de l'Eclogue, du νόμος γεωργικὸς et du νόμος ναυτικὸς, ainsi que le mérite d'avoir inauguré une politique résolument laïque contre les empiètements territoriaux de l'Eglise et des grands monastères¹. Mais des travaux récents modifient ces conclusions et semblent reporter au VII^e siècle l'origine des transformations politiques et sociales de l'empire d'Orient². C'est ainsi que le νόμος γεωργικὸς serait en réalité l'oeuvre de Justinien II; et que les paysans libres, que mentionne cette loi agraire, n'auraient pas été créés par elle³; quant à la loi maritime, c'est

¹ Cf. Ch. Diehl, dans la *Cambridge Medieval History*, IV, p. 1 et suiv.

² Voy. aussi J. Gay, *Notes sur la crise du monde chrétien après les conquêtes arabes*, dans les *Mélanges d'Archéologie et d'hist. de l'École française de Rome*, XLV (1928), pp. 1-7.

³ V. G. Ostrogorsky, *Über die vermeintliche Reformtätigkeit der Isaurier*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XXX (1930), p. 394 et suiv., G. Vernadskij, *Sur les origines de la loi agraire byzantine*, *Byzantion*, II (1926), p. 169 et suiv. et A. Vasiliev, *History of the byzantine Empire*, Madison 1928, I, p. 304.

une compilation privée, composée entre 600 et 800 et qu'il est impossible de situer avec plus de certitude. La *Tactica Leonis* se rapporte non à Léon III, comme on l'avait cru, mais à Léon VI, et l'initiative de l'établissement des thèmes appartient à Héraclius. La querelle des images elle-même a été mieux comprise et l'on a pu démontrer que l'„Iconomachie” de Léon III et de Constantin V n'était pas nécessairement une „Monachomachie” et que les iconoclastes étaient par ailleurs tout aussi religieux et aussi fanatiques que les iconodoules. Il y aurait donc des arguments sérieux en faveur de la proposition de M. Stein, de voir dans la fin du règne d'Héraclius le point de départ d'une nouvelle période de l'histoire de l'Empire d'Orient. Celui-ci renonce alors à l'héritage écrasant de Rome et devient désormais, après la perte des provinces orientales, un État de langue et de civilisation hellénique, tandis que les nécessités de la défense militaire de l'Anatolie reconstituent une classe de paysans libres et relâchent les liens sévères du servage de la glèbe¹.

Il y a plus de difficulté à admettre la seconde coupure suggérée par M. Stein, pour marquer la fin du „moyen-empire” et le début du „bas-empire” byzantin des Comnènes et de leurs successeurs. La prise de Constantinople par les Latins est tout de même plus qu'un simple épisode de l'histoire des croisades. L'empire grec a été divisé en trois tronçons, la stabilité plusieurs fois séculaire de sa monnaie a été définitivement ébranlée, la conception même de l'État centralisé a fait place au régime presque féodal des derniers Paléologues. L'éclat du règne de Michel VIII et de la restauration de l'empire à Byzance est factice; l'énergie et l'habileté d'un grand souverain ne peuvent enrayer l'irréremédiable déclin de l'État, privé de ses principales ressources fiscales et du monopole des grandes entreprises commerciales et industrielles, qui sont maintenant aux mains des colonies étrangères. M. Iorga a remarqué que c'est au XIV^e siècle que les nations balcaniques se sont dé-

¹ Cf. W. M. Ramsay, *The attempt of the Arabs to conquer Asia Minor (641-964 A. D.) and the causes of its failure*, dans le *Bulletin hist. de l'Acad. Roumaine*, XI (1924), p. 4 et suiv; N. A. Constantinescu, *Réforme sociale ou réforme fiscale?*, *ibid.*, p. 94-109 et *La communauté de village byzantine*, *ibid.*, XIII (1927), p. 160 et suiv.

tachées de l'empire, pour vivre avec leurs propres moyens, sur un territoire géographique distinct¹, mais dès l'époque des premiers successeurs de Némania, au début du XIII^e siècle, on peut entrevoir l'origine de la puissance serbe et de son expansion territoriale². Il est d'ailleurs bien établi que c'est dans la deuxième moitié du XIII^e siècle que l'empire byzantin recule en Asie devant les Turcs et commence à s'effacer en Europe devant les nouvelles monarchies des Balkans. Le croissant de l'Islam brille d'un éclat toujours plus vif dans ce long crépuscule de la puissance byzantine et éclaire l'ascension rapide de la domination ottomane. C'est avec l'histoire de la conquête turque que la dernière phase de l'empire grec se confond toujours davantage. Au XV^e siècle, il ne reste plus que Constantinople et Trébizonde, qui seront bientôt submergées à leur tour. Il est aussi difficile de détacher cette période de l'histoire byzantine de celle des nations balcaniques et des progrès de l'empire ottoman que de trouver une limite nette et précise entre le moyen-âge qui s'éteint et les temps modernes qui ouvrent à l'Europe des perspectives nouvelles.

Il nous semble que le parti le plus raisonnable est d'adopter pour l'histoire byzantine la division en trois périodes préconisée par M. Stein, en reculant cependant au début du XIII^e siècle la fin de la deuxième phase. La première irait donc de Dioclétien à Héraclius, la seconde prendrait fin avec la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, la troisième comprendrait la dernière époque de l'empire jusqu'à la chute de Constantinople en 1453 et à celle de Trébizonde en 1461. Les invasions du VII^e siècle et les événements du XIII^e sont des divisions chronologiques, qui dépassent le cadre de l'empire byzantin et qui peuvent l'intégrer dans l'ensemble des faits de l'histoire générale du moyen-âge. Elles répondent à peu près aux divisions proposées pour cette période intermédiaire et à l'orientation nouvelle des études historiques, dont la chronologie se doit de rester aujourd'hui, comme autrefois, une interprète exacte et fidèle.

¹ *Y-a-t-il eu un moyen-âge byzantin?*, dans le *Bullet. hist. de l'Acad. Roumaine*, XIII, p. 9.

² Cf. Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 284.





Imprimerie
„Datina Românească“
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)